
Guy Patin et le siège de Valenciennes en 1656

Edmond Membré¹

¹ Cercle Archéologique et Historique de Valenciennes

1930

Lorsqu'on examine une question au point de vue historique, il est intéressant de regarder des deux côtés de la barricade.

Les récits du siège de Valenciennes de 1656, que nous ont laissés les Valenciennes : Jacques de Rantre, le Père Sainte-Barbe et Simon Le Boucq, nous apprennent que la levée du siège et la déroute des troupes françaises commandées par Turenne, furent accueillies par les Valenciennes avec des transports de joie. L'Espagne respirait de ce succès inattendu et voyait avec bonheur l'invasion française se briser sous les murs de Valenciennes et sauver ainsi les Pays-Bas tout entier.

Le Magistrat d'accord avec son Altesse Don Juan d'Autriche et le Prince de Condé, fit célébrer en l'église Notre-Dame, un service solennel et un Te Deum fut chanté en action de grâces. Le Conseil particulier ordonna qu'une procession serait également faite pour remercier Dieu de la délivrance de la ville.

Pendant plus d'un an, des fêtes furent données à Valenciennes et dans les villes voisines qui se trouvaient encore sous la domination espagnole. Ces démonstrations accompagnées de nombreuses pièces de vers en latin et en français, que les historiens locaux nous ont conservées. Cet événement fut également commémoré par la frappe en 1656 et 1657 de deux médailles, puis par l'offre à Don Juan d'Autriche, d'un magnifique service de table, dessiné par le peintre P. Van Moerkerke, de Courtrai et, exécuté par Jean Quartier, habile tisseur de cette dernière ville.

Deux peintures : l'une de David Téniers le jeune, aujourd'hui au musée d'Anvers, l'autre de Pierre Snayer, à Valenciennes devaient laisser à la postérité le souvenir du siège glorieux.

Du côté français, il est plus difficile de se rendre compte de la portée de l'échec de Turenne, sur le moral de la population.

Les mémoires écrits par les Grands reflètent souvent les attaches que ceux-ci avaient pour ou contre la Fronde ; ils s'inquiètent d'ailleurs peu de l'état d'esprit du menu peuple. Quant à la bourgeoisie, ses écrits sont malheureusement rares ou perdus.

Aussi, c'est avec plaisir que nous avons trouvé dans la volumineuse correspondance du célèbre médecin Gui Patin, les quelques renseignements suivants concernant le siège de Valenciennes de 1656.

Gui Patin n'était pas le premier venu ; médecin et écrivain, il était né dans l'Oise à Hodenc-en-Bray en 1602. Issu d'une famille de robe, il avait fait ses premières études à Beauvais, puis à Paris. Sa famille voulait le faire entrer dans les ordres, mais il refusa et fut forcé pour vivre de se faire correcteur dans une imprimerie. En même temps, il étudia la médecine.

Médecin en 1642, il devenait en 1632, professeur de chirurgie, puis, quelques années après, professeur au Collège Royale. En 1624, il était élu censeur et, en 1650, doyen de la Faculté, dont il défendit avec âpreté les privilèges.

Un contemporain nous a tracé de lui ce portrait :

“ avoit la taille haute et droite, la démarche assurée, la constitution robuste, la voix forte, l'air hardy, le visage médiocrement plein, les yeux vifs, le nez grand et aquilain, les cheveux courts et frisés... Il avoit beaucoup d'esprit, une éloquence naturelle, une conversation savante et enjouée, une mémoire merveilleuse. Il étoit un des plus spirituels et des plus agréables railleurs Qui fut en France. Aussi, on raconte que les Grands plaçaient un louis d'or sous son assiette, toutes les fois qu'il mangeait chez eux tant on prenait plaisir à conversation. ”

Pendant la Fronde, il prit nettement le parti des parlementaires et des princes. Il écrivit des mazarinades. et c'est à sa haine contre le ministre tout puissant d'Anne

d'Autriche, que nous devons les plus amusantes de ses Lettres.

De celles-ci, adressées probablement à son ami Spon, nous extrayons les passages suivants.

Dans la première du 22 février 1656, il annonce l'envoi de troupes dans le nord de la France

“ de Paris ce 22 février 1656. ...Aujourd'hui matin, l'on a tiré environ cinq cents hommes du régiment des Gardes, vingt de chaque Compagnie, l'on a fait partir aussitôt ; ils vont à Senlis et de là prennent le chemin de Rocroi, pour de là aller empêcher que les Ennemis ne viennent camper près du Quesnoy ou de Condé, qui sont des Places menacées par les Espagnols¹ [?] La seconde lettre datée du 1er août 1656 est plus intéressante pour nous, et semble avoir été écrite en plusieurs jours. Voici les passages se rapportant à Valenciennes. ...Ceux de Valenciennes ont fait une grande sortie, où ils ont rudement traités les nôtres, et y avons perdu plusieurs capitaines. Les bourgeois s'y défendent merveilleusement bien, et l'issue du siège en est ici tenue fort incertaine ; notre armée est aujourd'hui enfermée entre la ville assiégée et l'armée des Espagnols, qui ont délibéré de nous attaquer dès que nous voudrions donner l'assaut à la ville (page 188). Les armes sont journalières, les Espagnols nous ont fait ce que nous leur fîmes devant Arras il y a deux ans, ils ont forcé nos lignes, nous ont fait lever le siège, et ont emmené dans Valenciennes, prisonnier et fort blessé, M. le Maréchal de la Ferté-Senneterre. On parle ici d'un grand nombre de tués et de blessés de notre côté et de tout notre canon perdu ; M. le Maréchal de Turénne a beaucoup sauvé de troupes. Le Roi, la Reine, et le Mazarin avec sa bonne fortune sont dans la Fère (p. 189)

...Le Maréchal de la Ferté-Senneterre et quelques autres bons prisonniers ont été tirés de Valenciennes par les espagnols et emmenés à Anvers (p. 189)

...Nous avons levé le siège de Valenciennes parce que nos gens ne voulurent point combattre, voyant les ennemis qui venaient les attaquer, mal contents de ce qu'ils manquaient de pain et d'argent. C'est qu'ils ont mieux aimé se rendre à l'ennemi que de combattre, et se mettre en danger de se faire tuer par le Mazarin, qui veut avoir l'honneur de la guerre et le profit pareillement, tant aux dépens des officiers que des pauvres soldats (page 190)²

Comme on peut le voir, c'est sans un mot de regret que Gui Patin voit l'armée française battue et contrainte de se retirer. Esprit mesquin et peu généreux, il s'en prend à Mazarin qu'il méprise et qu'il déteste. C'est lui qu'il rend responsable de tous les malheurs qui ont agité la France pendant la régence d'Anne d'Autriche.

Gui Patin, comme la plus grande partie de ses contemporains, voyait les défauts de Mazarin qui frappaient vivement les yeux, tandis que la grandeur du but, qui manifestait surtout par la pensée constante d'assurer la prépondérance de la France ne leur apparaissait pas clairement. De là ces attaques passionnées, ces innombrables pamphlets qui tournaient en ridicule, la personne, le langage et la famille du cardinal.

Rien, chez Gui Patin n'inspire la sympathie ; il se plait à médire et à désespérer. Mécontent de la vie il n'en voit les calamités ; il ne remarque autour de lui que misère, avanie, imposture, vanité et fourberie. Dans ses lettres familières, écrites en un style bizarre et tourmenté, mais toujours vif, original et imagé, tout le monde y passe. Il est bien le type du bourgeois parisien qui, de tous temps, eût la tête révolutionnaire et le jugement étroit. Touche-t-il à la politique, il est routinier autant que satirique. Touche-t-il à la religion, il déteste le pape et va à la messe ; il est impie plutôt qu'irréligieux. Le Roi, la Cour, les moines, les libraires, personne ne trouve grâce devant lui. Doyen de la Faculté, mais médecin médiocre et ennemi des nouveautés, il invective avec violence, parfois même avec extravagance les apothicaires qu'il nomme des cuisiniers arabesques, parce que les Arabes avaient augmenté beaucoup la pharmacie ; les chimistes qu'il appelle les singes de la médecine ; les Chirurgiens, des gens habillés de noir avec des bas rouges (c'était alors la manière dont ils étaient vêtus) ; les médecins qui ne partagent pas son culte féroce de la saignée et qui “ charlatangent leurs malades. ” Epistolaire savoureux, personnel, il est fécond en expressions énergiques et pittoresques. Richelieu est-il mis en bière, il dira : “ Il est en plomb, l'éminent personnage ” ; Bussy-Rabutin est-il en prison, il dira : “ On lui a donné un pourpoint de pierre. ” Aussi malgré son esprit gouaillieur, rabelaisien et généralement peu bienveillant, ses lettres ont un grand intérêt pour la reconstitution exacte des mœurs et de l'état social du début du règne de Louis XIV.

1. 1. Nouvelles lettres de feu M. Gui Patin, tirées du cabinet de M. Charles Spon, contenant l'Histoire du tems, et des particularitez sur les écrits des savans de son siècle. Tome second page 178. Amsterdam, Steenbouwer et G. Uytruerf. 1728 in-12.

2. La France, au milieu du XVIIe siècle (1648-1661) d'après la Correspondance de Gui Patin, publiée avec notice bibliographique par Armand Brettes.